

# L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 27 JUILLET 1907

65<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3361.



LE GÉNÉRAL HAGRON, GÉNÉRALISSIME DÉMISSIONNAIRE

LE GÉNÉRAL DE LACROIX, SON SUCCESSEUR

Photographies Rol et Larger. — Voir l'article, page 64.



## COURRIER DE PARIS



— Voulez-vous m'expliquer, me demanda le Grincheux, pourquoi non seulement nos amis les plus sûrs, mais souvent même nos parents, nos chers parents, ceux pour qui nous avons tout fait !... après avoir juré leurs grands dieux, en nous quittant, de nous écrire pendant les vacances, ne nous écrivent pourtant pas, ou ne s'y décident qu'à de lointains intervalles, en quelques lignes hâtives et banales ? C'est pour moi une incompréhensible chose, car se peut-il imaginer rien de plus agréable que de correspondre avec ceux que l'on aime ?

— En effet, confirmai-je, c'est là une bizarrerie évidente et douloureuse dont je reste, comme vous, confondu.

— Tenez ! (sa voix s'amollit) je suis en ce moment un pauvre petit tout seul à Paris, où je m'ennuie bien fort, je vous promets, soit dit entre nous, quoique je clame sur les toits qu'il n'y a pas de mer ni de montagne qui vaille le boulevard et les divans de mon club...

— Pourquoi restez-vous à Paris ?

— Parce que personne n'y reste. J'ai horreur de faire comme tout le monde. Ma belle-sœur porte des chapeaux cloches dans l'Engadine, mon neveu voyage à deux en Italie, mon vieux papa est dans sa terre du Dauphiné, mes dix à douze amis intimes sont éparpillés un peu partout, Suisse, Hollande, Allemagne, ou bien côte nature, normande et bretonne. Tous, vous m'entendez ?... tous, en montant en wagon, m'avaient crié à plus de dix reprises : « Vous nous écrirez ? Tu m'écriras ? » Et ils ne m'écrivent pas !

— !! Et vous ?

— Qu'ils commencent, monsieur ? Pourquoi faut-il que ce soit moi ? D'abord je ne sais pas écrire le premier. Je ne suis capable que de répondre. Oui, quand, une fois, deux fois, trois fois l'on m'a adressé injures sur reproches, alors je m'émeus, je sors lentement du silence et je trace plusieurs mots sur une petite feuille. Je n'aime pas écrire des lettres et j'adore en recevoir.

— Mais, c'est que pour en recevoir...

— ... J'achève à votre place... il faut en écrire ? Pas du tout. On ne doit écrire qu'à ceux qui n'écrivent pas, et ne jamais répondre à ceux qui écrivent. En effet, il va de soi que ceux qui n'écrivent pas, les prétendus sauvages, les ours, ont, plus que d'autres, besoin de recevoir des nouvelles, des encouragements, et qu'on leur donne fréquemment signe de vie, ne serait-ce que pour s'assurer qu'ils ne sont pas morts... Tout comme il tombe sous le sens que ceux qui écrivent souvent et avec une si allègre prolixité qu'ils font voir que c'est là pour eux une joie hygiénique et nécessaire n'ont, eux, aucunement besoin d'être, par des répliques inopportunes, stimulés dans une voie où ils sont déjà bien suffisamment engagés.

— Mon Dieu, lui dis-je, il faut avant tout faire preuve d'une extrême indulgence à l'égard de ceux qui n'écrivent pas. Un de mes amis, auquel j'infligeais à ce propos des dures réprimandes, m'a fourni une très claire explication de sa conduite : « Quand je suis à Paris, m'a-t-il confessé, je n'ai pas le temps. Et quand je suis à la campagne, je n'ai pas le courage. »

— Voilà de mauvaises excuses !

— Sans doute. Mais d'assez bonnes raisons. Et remarquez que la plupart de ceux qui, pour les motifs sus-énoncés, n'écrivent pas, en sont très malheureux et qu'ils souffrent au point que leur regret est aussi cuisant qu'un remords. Ils voudraient, mais ils ne peuvent pas. Leur volonté, sensible et tendre, n'est pas la plus forte. C'est ce

que, sous une autre forme, aussi simple que profonde, exprimait si bien M<sup>me</sup> de Sévigné quand elle s'écriait un jour de langueur : « Tout ce que je fais m'ennuie ; tout ce que je ne fais pas me tourmente. »

— Oui. Mais au moins elle écrivait, celle-là ! Mâtiche ! La belle pie !

— Je ne vous dirai pas le contraire. Mais c'était des temps bénis de Dieu et du Roi où on n'avait que cela à faire. On écrivait pour dire quelque chose, donner des nouvelles, mander une galanterie, rédiger des petits mémoires, étaler sur le papier des jolies grâces. L'apparition du courrier faisait événement, une lettre était un paquet. On la relisait dix fois et on la commentait quinze jours. Aujourd'hui... Aujourd'hui, vous savez bien que ça n'est plus cela ? La lettre n'est plus une distraction, une surprise (j'entends aimable). Elle arrive à heure fixe, prévue, plusieurs fois par jour. Elle n'apporte le plus souvent que tristesse ou déception. Reçue avec humeur, ouverte avec appréhension, elle est jetée aussitôt au panier avec dégoût, parfois sans être lue. Si nous ne recevons plus assez de lettres, c'est que nous en recevons trop, trop de celles dont nous passerions bien. De là cette espèce de nausée qui nous gagne dès qu'il s'agit « de faire notre correspondance ». Bien peu de gens y échappent. Voyons ? Soyez franc ?

— Non. Quand on vous pose cette question, c'est toujours pour vous arracher un aveu pénible.

— Eh bien, ne soyez pas franc. Cela ne changera rien à la chose ni à vous-même. Mais, cependant, n'avez-vous pas subi, dites-moi, cette sorte de paralysie étrange qui s'empare de l'homme dès qu'il a des lettres en retard à écrire ? C'est d'abord une obsession, un cauchemar. Enfin l'on se traîne à son bureau. Mais, à peine assis, une horrible question se pose : Par qui commencer ? Quelle est celle qui presse le plus ?... Quand on a déterminé son choix, on prend la plume d'une main de malade, on soupire et aussitôt après avoir tracé : *Cher ami*, on reste en panne, l'esprit vide et le cœur éteint. Il y faut renoncer.

— Oui. J'avoue que j'ai maintes fois — il y a bien longtemps — enduré cette torture. Mais moi — je ne juge pas inutile de vous le répéter — je suis très particulier, je déteste écrire.

— Vraiment, créature exceptionnelle ? Et il ne vous est jamais venu à l'idée que vous partagiez cette piquante originalité avec des millions d'hommes ?

— Il se peut. Mais c'est une pensée à laquelle je n'ai même pas daigné m'arrêter. D'autant qu'il existe un nombre infini de maniaques pour lesquels écrire est une volupté sans seconde. J'en connais. Heureux les membres de leur famille, leurs amis, leurs indifférents qui recueillent ainsi, à propos de tout et de rien, les marques débordantes d'une affection bien tournée !

Je l'interrompis.

— Voilà précisément l'erreur : c'est de s'imaginer que les lettres ont une importance sentimentale. Sauf de très rares exceptions, le cœur n'y prend aucun intérêt et pense à autre chose. Couvrir douze pages et aimer sont deux opérations si différentes ! L'esprit surtout est épistolaire. Je n'ignore pas les célèbres *lettres d'amour* ; mais, neuf fois sur dix, ce sont des billets d'auteurs, congestionnés de littérature. Il n'y a, au fond, que deux classes d'humains : ceux qui se plaisent à écrire et ceux pour lesquels c'est un supplice. Des premiers, on dit, avec une vive justesse d'expression qu'ils aiment *faire des lettres*. Il faut, en effet, qu'ils en fassent, à tout prix. Et ils en font. Ce sont de bons et charmants ouvriers qui possèdent le don, le tour, la formule.

La boîte de six cahiers et de cinquante enveloppes ne leur fait qu'un repas. Tant mieux pour leurs épouses, leurs maris et leurs enfants qui bénéficient en voyage de cette maîtrise professionnelle ! S'ils étaient seuls au monde, ces épistoliers déchaînés écriraient encore, pour écrire, à des êtres fictifs. Ils écriraient au pôle nord, en plein désert, à 6.000 mètres d'altitude, dans un sous-marin. J'ai eu pour amie une femme d'une très belle intelligence, possédée de cette irrésistible et perpétuelle envie. Elle *s'écrivait à elle-même* des lettres qu'elle mettait à la poste pour avoir l'amusement de les recevoir et le plaisir de les lire, ou bien qu'elle jetait n'importe où (après les avoir cachetées), dans des fonds de tiroirs, des coins où elle savait ne les retrouver que bien plus tard, alors qu'elle les aurait totalement oubliées. Mais, ces lettres-là, c'était spécialement des lettres *morales* qu'elle rédigeait aux heures d'abattement ou de tentation, pour se remonter ou se refroidir. « Quand j'ai la chance, me déclarait-elle, de remettre la main dessus par hasard, quelquefois des années après, vous ne sauriez croire comme elle : me font du bien ? Toujours elles tombent à pic, et j'en suis toute retapée. »

— C'est de la petite correspondance, du *bureau restant*, ricana le Grincheux. Et, la conclusion ?

— C'est que l'affection, l'amitié, devraient donner le droit mutuel de ne pas s'écrire. Du moment que l'on est *certain* de penser l'un à l'autre, à quoi bon ?

— Vous êtes encore beaucoup trop coulant ! fit mon sympathique ami. Ne pas écrire en exigeant qu'on m'écrive, telle est ma prétention, la seule raisonnable.

— Vous n'y arriverez pas !

— J'y arriverai.

— Par la crainte, alors ?

— Bien entendu. C'est la meilleure façon de se faire aimer.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

## NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

« LE PARTERRE D'EAU, A VERSAILLES »

d'après une gravure en couleurs de Ch. Houdard.

L'art de la gravure en couleurs, qui, aux mains des graveurs français et anglais du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième, donna de si charmants résultats, avait été, bien à tort, tout à fait délaissé, un moment, par les amateurs et les artistes. Puis, soudain, la mode revint de ces planches spirituelles que signèrent des « petits maîtres » à présent fameux ; les collectionneurs couvrirent d'or ces épreuves aux tonalités harmonieuses et comme fanées, auxquelles naguère ils eussent daigné à peine accorder un regard, si, d'aventure, il les avaient rencontrées sous leurs doigts, dans les cartons des marchands des quais. Et l'eau-forte en couleurs, de nouveau, connut la vogue. De bons peintres, d'esprit chercheur, s'appliquèrent pour satisfaire ces goûts renaissants, à retrouver les procédés presque perdus. Le succès devait couronner leurs efforts. Leurs productions, très différentes des pièces que nous avons laissées le passé, mais non moins belles, souvent, furent accueillies avec la plus grande faveur. Les expositions organisées, chaque année, maintenant, à la galerie Georges Petit, sont au nombre des « salonnets » les plus courus.

La planche de M. Ch. Houdard que nous reproduisons, *le Parterre d'eau, à Versailles*, est un exemple excellent des curieux résultats auxquels on est arrivé dans ce genre. Ce ciel floconneux, caressé d'une défaillante lumière, ces royales futaies voilées de brume au pied, le front nimbé encore de rayons, ce bassin frissonnant, noir déjà et prêt à s'assoupir pour la nuit, tout concourt à rappeler, avec une étonnante intensité, l'impression de mélancolie et de solennité qu'on éprouve, errant à l'heure où le soleil décline dans ce grand parc de Louis XIV, le plus beau, le plus majestueux qui soit au monde.





Sur la frontière franco-suisse, à Mœlesulaz, près de Genève : une partie de la caravane de bohémiens cernée par les gendarmes suisses et français.

(Au fond, à gauche, des gendarmes suisses barrent la route.)

## LES TZIGANES ERRANTS

### UN INCIDENT A LA FRONTIÈRE FRANCO-SUISSE

Depuis le 3 juillet, des pourparlers se poursuivent activement entre les gouvernements de Paris, de Berne et de Berlin, au sujet d'une importante caravane de romanichels, forte d'une cinquantaine d'individus, qui, depuis cette date, reste en panne à la frontière franco-suisse, prise entre les gendarmeries des deux pays.

Il y a quatre mois déjà, cette même caravane, traînant à sa remorque, femmes, enfants, chiens, volatiles et animaux de toute sorte, apparaissait dans le canton de Neuchâtel, d'où aussitôt elle était expulsée par les gendarmeries cantonales jusqu'à la frontière, que les gendarmes autrichiens ne lui permirent pas de franchir. Elle remonta alors le Rhin, fut successivement repoussée de canton en canton par les gendarmeries locales de Saint-Gall, de Thurgovie et de Schaffhouse jusqu'à Bâle ; mais, à leur tour, les autorités bâloises la refoulèrent en la dirigeant sur le canton de Soleure, d'où on l'expédia sur le territoire de Fribourg. Finalement, elle gagna la région d'Oron et de Palézieux (Vaud), à la frontière des cantons de Fribourg et de Berne.

Là, les forces de police des trois cantons, formant un véritable cercle de fer autour du campement des nomades, les immobilisèrent durant cinq jours.

La situation menaçait de se prolonger indéfiniment, lorsque les gendarmes rivaux, fatigués des lenteurs de la diplomatie cantonale, trouvèrent d'eux-mêmes un joint : ils se mirent d'accord pour se débarrasser de leurs prisonniers en leur faisant franchir sans tambour ni trompette, la frontière valaisanne.

Qu'arriva-t-il ? Le gouvernement du Valais expédia *illico* la caravane à sa plus proche frontière, qui est celle de la France. À Villeneuve, puis au Bouveret, les bohémiens poursuivirent leur route jusqu'à Saint-Gingolph, frontière franco-suisse, qu'ils purent traverser sans encombre.

« Mais en France, conformément aux instructions ministérielles et préfectorales, les gendarmes de la Haute-Savoie ne tolérèrent pas davantage les envahisseurs. Donc, après avoir erré plusieurs semaines dans le Chablais et le Faucigny, pourchassés de commune en commune, nos romanichels, leurs roulottes et leur marmaille repassèrent la frontière franco-suisse et vinrent échouer à Mœlesulaz.



La cheffesse des tziganes : Varia Reinhardt, âgée de 93 ans.

Photographies Baker.

Déjà, ils s'étonnaient et se réjouissaient de ne pas apercevoir le Pandore helvétique à l'horizon. Celui-ci devait bientôt surgir. Il voulut contraindre les arrivants à faire demi-tour ; mais il était trop tard : derrière eux se dressait le Pandore français, leur barant la route.

A divers postes de gendarmerie du canton de Genève, le poste de Mœlesulaz réclama téléphoniquement du renfort. Autorités et gendarmes accoururent sur les lieux. Mais force leur fut bien de conserver les tziganes, qu'ils obligèrent toutefois à faire halte, les empêchant de pénétrer plus avant sur le territoire suisse. Et la caravane reste ainsi immobilisée, depuis trois semaines, cernée par les gendarmes français et par les gendarmes suisses qui montent la faction nuit et jour autour du camp ; cette situation durera jusqu'à ce que les gouvernements aient enfin abouti à une solution.

Le problème est d'autant plus difficile que les nomades parqués à la frontière franco-suisse, sont dépourvus d'une nationalité précise. Le chef de la caravane, qui détient des papiers d'état civil au nom de Frédéric Reinhardt, dispose bien de la nationalité allemande, mais il est impossible de reconstituer l'origine et l'identité de tous les autres membres de la caravane qui, non inscrits sur les registres d'état civil des divers pays d'Europe où ils sont nés, au hasard des pérégrinations de leurs parents, ne peuvent y être rapatriés.

En attendant le terme de cette singulière odyssée, le campement des romanichels à Mœlesulaz est devenu un but de promenade pour les habitants de Genève et des environs, auxquels il offre l'attrait d'un spectacle étrangement pittoresque. Leur curiosité, d'ailleurs, paye largement son tribut, surtout entre les mains des nombreux enfants dépenaillés, à la peau bistrée, à la tignasse crépue, qui apitoient le public par leur aspect misérable ou l'amusent par leurs tours d'adresse, et l'affluence des visiteurs vaut à la caravane des recettes inespérées.

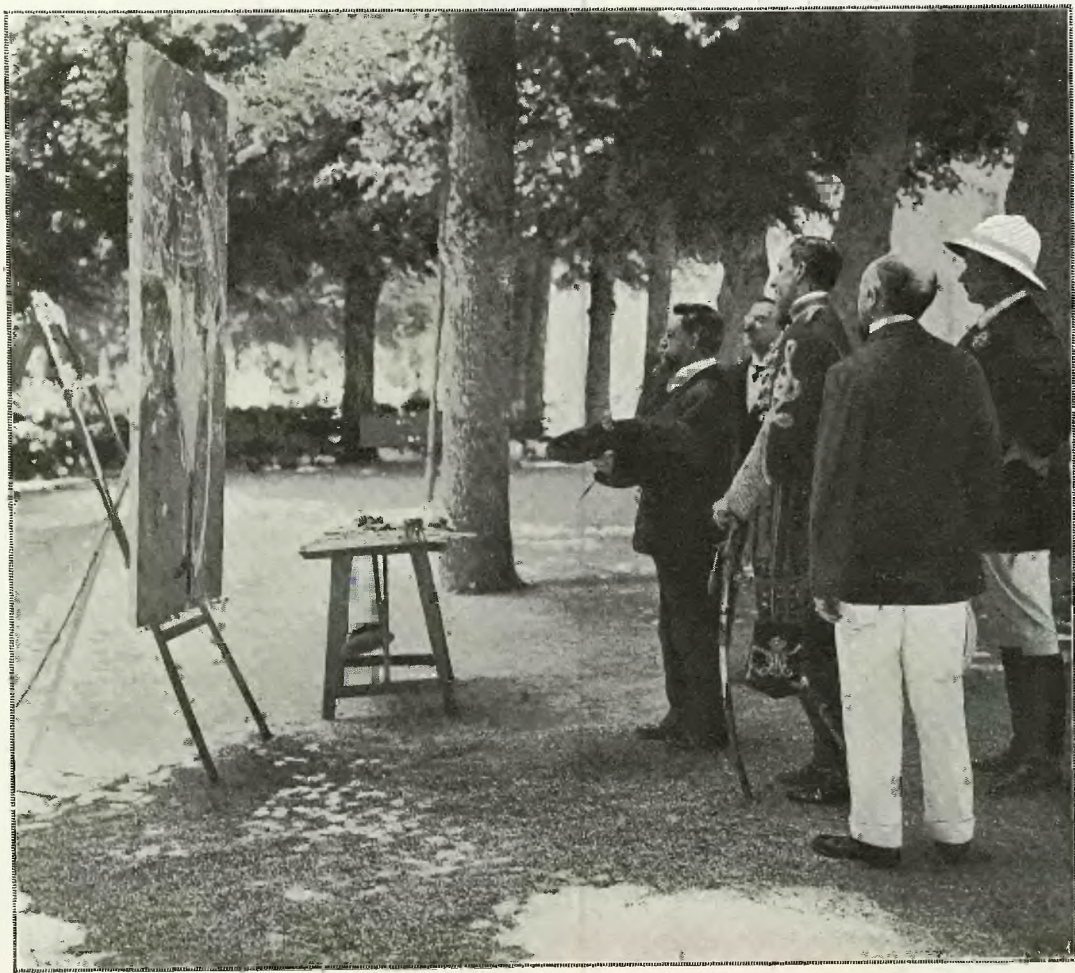
Mais cela ne peut durer éternellement, et l'on se demande comment finira l'extraordinaire aventure de ces sans-patrie auxquels aucun pays ne veut accorder l'hospitalité.





LES SOUVERAINS D'ESPAGNE AU CHATEAU DE LA GRANJA. — Alphonse XIII posant, dans le parc, devant le peintre Sorolla.

Avant de se rendre à la mer, à Saint-Sébastien, où ils viennent d'arriver, le roi Alphonse XIII et la reine Victoria ont passé quelques semaines au château de la Granja, leur résidence d'été. Dans le cadre imposant de ce Versailles castillan, l'étiquette de cour un peu relâchée, la vie, pour les jeunes souverains, s'écoulait calme. Les soins de leur fils choyé, le prince des Asturies, étaient sans doute ceux qui les occupaient le plus. En attendant qu'il fasse ses premiers pas dans le sable fin du beau parc à la française, l'infant y a fait ses premières promenades en voiture, sur les genoux de la comtesse del Puerto, et, chaque jour,



Entre deux poses : la critique du tableau.

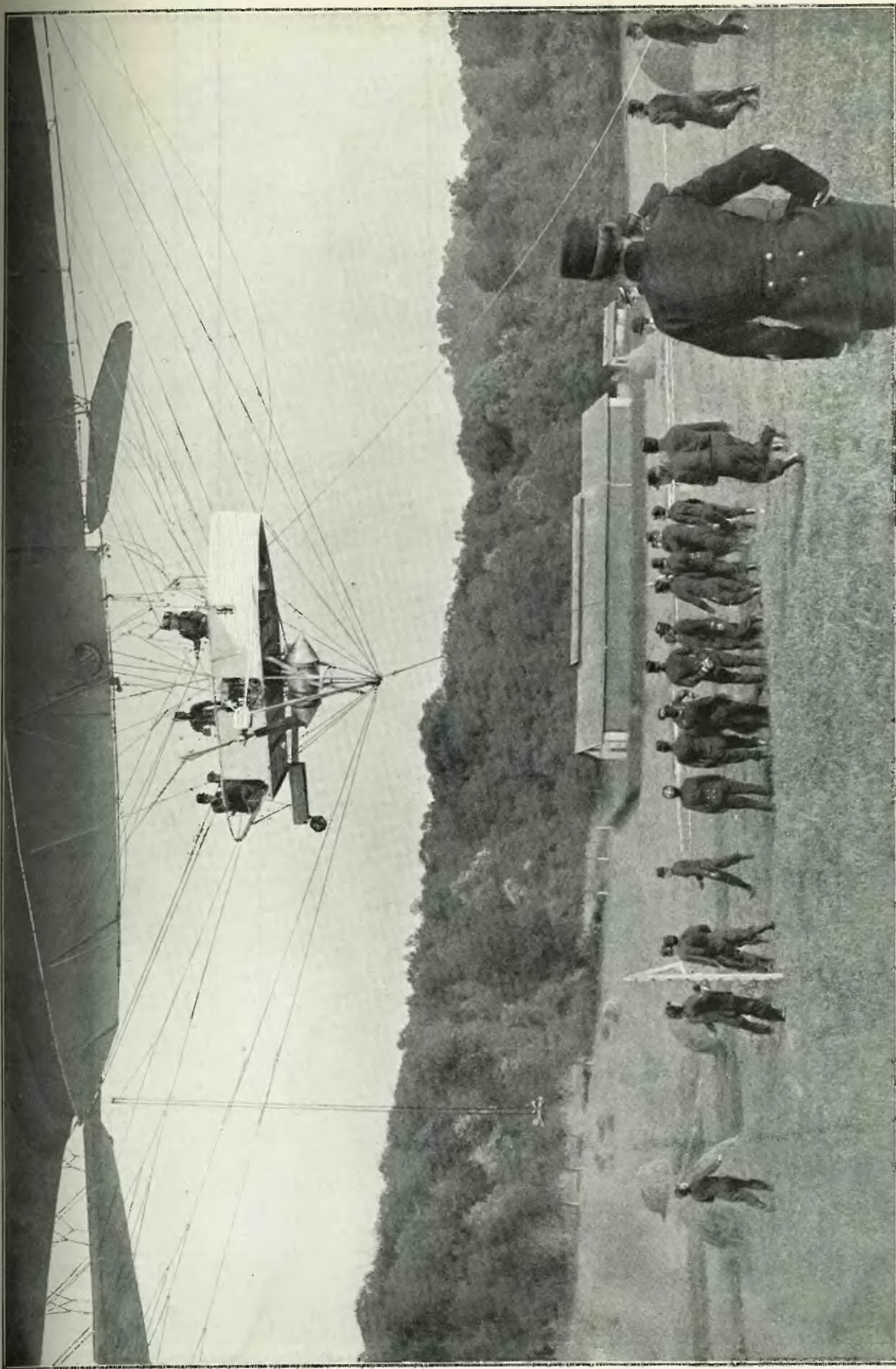


Le prince des Asturies, pendant une promenade en voiture, sur les genoux de la comtesse del Puerto.

on pouvait voir son équipage s'en aller, d'une allure douce, à travers les allées droites ou le long des bassins.

Quant au roi Alphonse, il a consacré quelques-unes des heures de loisir que lui laissait cette villégiature à poser dans un coin ombré des jardins : il a confié, en effet, au peintre Sorolla y Bastida, le soin de faire de lui un portrait en grand uniforme, sabre au poing, tête nue.





### L'ASCENSION DE DEUX MINISTRES A BORD DU DIRIGEABLE "PATRIE" (22 JUILLET)

On distingue dans la nacelle : assis à l'arrière, le général Picquart (en civil) et M. Clemenceau, coiffé d'une casquette; au milieu, le mécanicien Dugufiray; à l'avant, le capitaine Voyer et le lieutenant Bois.

Lundi dernier, M. Clemenceau, président du Conseil, et le général Picquart, ministre de la Guerre, ont fait une ascension à bord du dirigeable Patrie, sous la direction du capitaine Voyer et du lieutenant Bois, qui assistait un mécanicien. Parti à 4 heures du parc de Chalais-Meudon, le dirigeable prenait son vol vers Paris, doublait la tour Eiffel, passait au-dessus des Invalides, du Palais-Bourbon, du ministère de la Guerre, virait vers l'Élysée et le ministère de l'Intérieur, puis repartait vers Chalais-Meudon, où il atterrissait à la même place d'où il s'était envolé. Les deux ministres étaient ravis de leur prome-

nade, que M. Clemenceau a racontée aux journalistes dans cette langue alerte qui est la sienne. Il y eut même un accident : une pompe se mit à fuir au-dessus des Invalides, éclaboussant les voyageurs d'eau chaude : « Nous dâmes, a dit le président du Conseil, nous arrêter pour réparer la pompe ; cela nous prit vingt minutes à peine ; le mécanicien dévissa des écrous, tapa avec des marteaux, répara le dégd aussi facilement que si nous eussions été à terre. » Et, quant à l'atterrissage, il fut si doux que le président n'eut « même pas la sensation qu'on éprouve dans l'ascenseur qui s'arrête ».



## LA SANTÉ PAR L'EAU DE MER

On s'occupe beaucoup, dans les milieux médicaux, et dans le grand public aussi, du traitement marin. Des dispensaires ont été ouverts à Paris (1) pour le traitement de la tuberculose, de la gastro-entérite, de la diarrhée infantile, etc., et l'on y recueille des observations extrêmement encourageantes en ce qui concerne la cure de ces maladies et d'autres encore.

La méthode est très simple : elle consiste à pratiquer sous la peau des injections d'eau de mer recueillie au large, additionnée d'un peu d'eau douce, et stérilisée avec des précautions spéciales. Le nombre de ces injections varie beaucoup selon les cas.

Mais ce n'est point des applications cliniques que je voudrais entretenir nos lecteurs ; c'est plutôt sur le côté scientifique du traitement marin que je désirerais attirer leur attention, sur les faits qui ont conduit M. René Quinton, l'inventeur de la méthode, à l'emploi qu'il en fait.

La base du traitement marin est toute biologique et scientifique. Elle a été formulée dans un livre que M. Quinton publiait en 1904 sur *l'Eau de mer, milieu organique* (Masson). L'idée fondamentale est la suivante : tout être animal actuel descend d'animaux antérieurs d'autant plus simples qu'ils sont plus primitifs. Et les premiers êtres qu'aient connus le globe, de simples cellules isolées, élémentaires, ont dû naître dans la mer. Les premiers organismes ont dû être aquatiques, car les organismes unicellulaires,

(1) Rue de l'Arrivée, 4, à Montparnasse ; avenue de La Motte-Picquet, 22 ; quai de Valmy, 71.

maintenant encore, sont le plus abondants dans les eaux, la terre ferme étant peu propice à leur existence. Ils ont dû être marins, car les eaux douces sont de création plus récente : il a fallu des continents étendus pour que des rivières et des lacs fussent possibles. Enfin, ils ont dû prendre naissance dans une eau marine moins salée que l'eau de mer actuelle, parce que la mer primitive était moins salée.

Actuellement encore, tous les êtres, même les plus élevés, vivent d'abord un temps dans un milieu qui est liquide et marin. L'œuf est un organisme unicellulaire qui vit, et ne peut vivre que dans des liquides salifères ; l'œuf a la respiration cutanée des êtres les plus élémentaires ; et, plus avancé dans son évolution, l'embryon — même celui de l'homme — respire par des branchies, comme les animaux aquatiques supérieurs.

Et après ? Après, cela continue... c'est-à-dire que, dans l'immense majorité des cas, les organismes, à quelque période de la vie qu'on les considère, et si élevés soient-ils dans la série, continuent à vivre dans un milieu aquatique et salin.

Cette proposition peut étonner. Elle n'a, cependant, rien de fantaisiste.

Pour les animaux inférieurs, aquatiques, la chose est évidente. Ils sont une pléiade qui vivent dans l'eau de mer : la proportion qui est dans les eaux douces est très faible. Et tous les organismes des eaux douces sont des types secondaires, des dérivés de types primitifs qui existent encore ou ont existé dans l'eau de mer. Les eaux douces ont été peuplées par des individus qui venaient de la mer.

Mais ces organismes qui se sont adaptés à l'eau douce, et les organismes plus élevés qui ont pu quit-

ter les eaux et devenir des habitants de la terre et de l'air, les insectes, certains crustacés, les reptiles, les batraciens, l'oiseau, le mammifère, l'homme enfin, tout cela continue, aussi, dans la grande majorité des cas, à vivre dans l'eau salée.

Comment cela ? demandera-t-on.

Mais c'est bien simple. Dans quel milieu vivent les cellules du corps de ces organismes ? Dans un milieu liquide, dans le sang et la lymphe, dans le sérum qui se trouve entre les cellules du corps et à l'intérieur de celles-ci, et dans un milieu liquide salin, car le sérum et la lymphe sont des liquides salins.

Non pas de simples solutions salées, des solutions contenant du sel ordinaire, mais une véritable eau de mer. Un liquide qui renferme à peu près tous, si ce n'est tous les corps chimiques qui existent, souvent en quantité infinitésimale, dans l'eau de mer. On n'a point encore d'analyses chimiques également poussées du sang de tous les animaux, mais on a déjà reconnu dans ce sang la présence de corps nombreux, de silicium, de fer, de fluor, d'iode, de brome, de manganèse, de cuivre, de plomb, de zinc, d'argent, de lithium, d'arsenic, de bore, de baryum, d'aluminium, de strontium, de rubidium, de calcium, d'or, de cobalt, sans compter le phosphore, la potasse, la soude, la magnésie, la chaux, le chlore, le soufre, le carbone, et le reste. Les probabilités sont qu'on trouve de tout dans l'eau de mer ; elles sont aussi que l'on trouvera de tout dans le milieu vital des organismes.

Par conséquent, les recherches de M. Quinton mettent en évidence cette vérité, jusqu'ici ignorée, qu'en réalité le corps de l'oiseau et celui du mammifère, organismes terrestres et aériens pourtant, vivent en réalité dans l'eau de mer. Il n'y a qu'une différence : au lieu que, chez les organismes marins inférieurs, c'est l'eau de mer qui entoure les tissus et les pénètre, chez l'oiseau et le mammifère, l'aquarium, au lieu d'être extérieur au corps, lui est intérieur. Chacun de nous est un aquarium marin ambulant : au lieu d'avoir la mer à la fois autour de nous et en nous, comme c'est le cas pour les protozoaires, les éponges, les oursins, les vers de la mer, nous l'avons seulement à l'intérieur de nous. Mais nos cellules baignent dans de l'eau de mer, tout comme celles des organismes qui viennent d'être énoncés.

Et il y a un fait des plus importants à noter à ce propos : c'est que, si les animaux qui vivent dans la mer, ont naturellement et forcément, un milieu vital, qui est de l'eau de mer, marin, les animaux non aquatiques se font le milieu vital marin, en quelque sorte volontairement, par une sélection des éléments chimiques que contiennent leurs aliments. En réalité, le milieu marin des organismes supérieurs se constitue et se maintient contre, ou malgré, l'alimentation, qui, sans une sélection opérée par les forces physiologiques du corps, constituerait naturellement un milieu très différent.

Les choses se passent donc comme si les organismes supérieurs, descendus d'organismes plus élémentaires nés eux-mêmes, par des intermédiaires, des êtres marins les plus rudimentaires, se souvenaient de leur milieu primitif, en avaient un impérieux besoin, et le maintenaient.

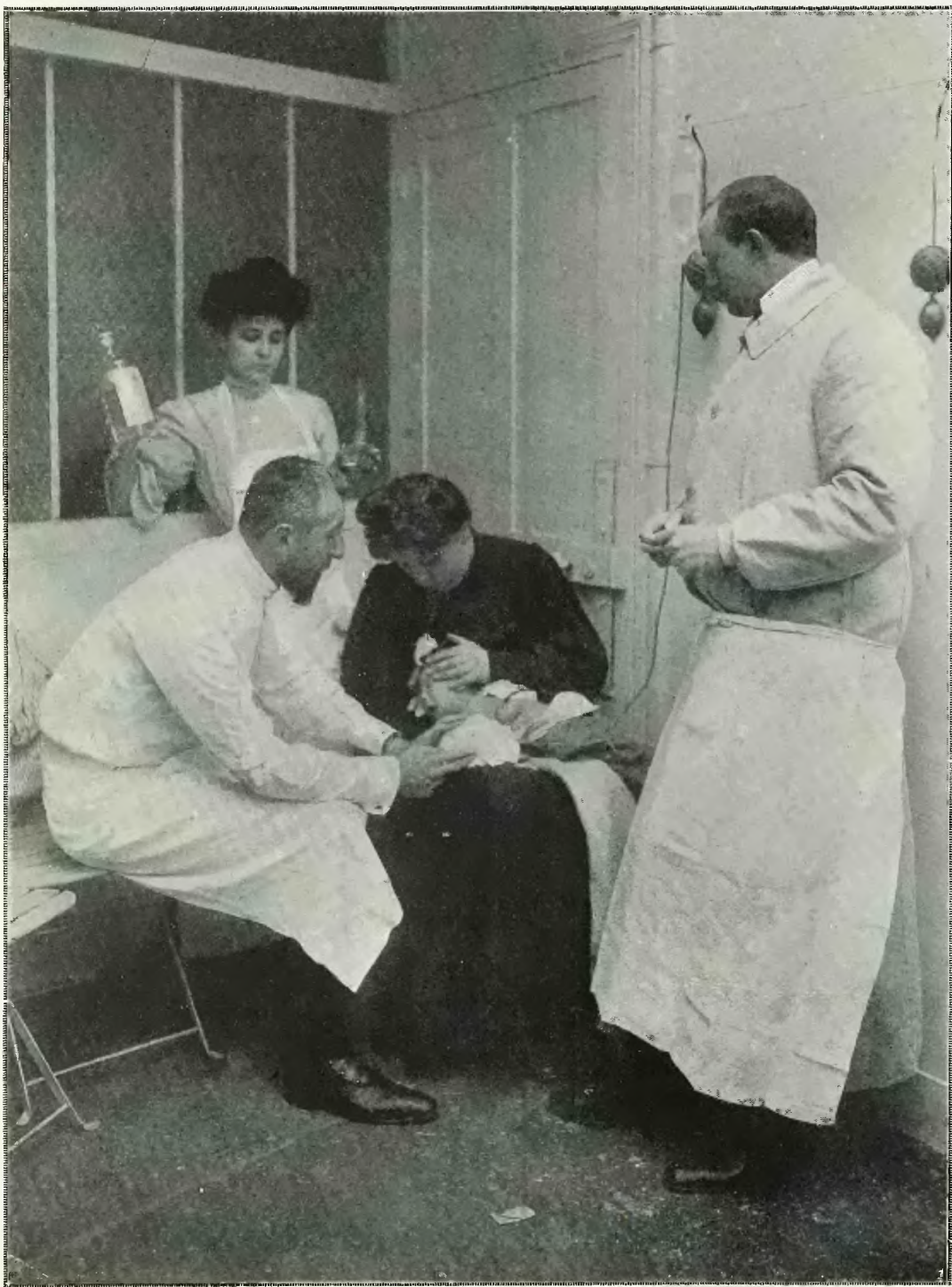
La constatation de ce maintien, malgré de grandes difficultés, du milieu marin est si générale qu'on peut dire qu'il y a là une loi : la loi de la constance du milieu marin originel.

Nous avons donné, très en résumé, la notion fondamentale qui se dégage des recherches de l'auteur. Il sera facile maintenant de faire le pas qu'il reste à faire pour comprendre la théorie du traitement marin.

La physiologie nous montre que le milieu vital par excellence de l'immense majorité des êtres est l'eau de mer, l'eau de mer moins concentrée qui existait à l'époque où la vie fit son apparition. Dès lors, il est permis de se demander si, dans beaucoup de cas, la maladie ne s'installe pas chez nous par suite d'un affaiblissement, d'une modification chimique du milieu vital, qui diminue la vitalité des tissus. Et alors, dans cette hypothèse qui n'a rien d'excessif, il est tout indiqué de tenter de revitaliser l'organisme en lui injectant de l'eau de mer qui prendra la place du milieu interne altéré dans sa composition, mais de l'eau de mer diluée, additionnée d'eau douce, pour la rendre identique, autant que possible, à l'eau de mer moins concentrée où débuta la vie, et que la vie s'efforce manifestement de conserver comme milieu vital, mais qui peut être altéré grâce à des influences diverses.

On le voit, le raisonnement se tient, et l'on reconnaîtra que l'idée maîtresse du traitement marin est très biologique, très intéressante, et très défendable.

HENRY DE VARIIGNY.



Application du traitement marin à un enfant en bas âge.





Le passage en bac d'un affluent de la Selenga.

## LA COURSE PÉKING-PARIS

## D'OURGA AU BAÏKAL

La fortune de cette épreuve Péking-Paris est singulière.

Au premier abord, l'idée de faire franchir à des automobiles cette énorme distance de plus de 11.000 kilomètres, à travers des plaines désertiques, des fleuves



Itinéraire des automobiles d'Ourga au lac Baïkal.

privés de ponts, des marécages pleins de traîtrises, des immensités sans routes, par-dessus des monts abrupts, sembla, quand elle fut lancée par *le Matin*, tout autre chose qu'un défi sportif : un défi, pur et simple, à la saine raison, une excentricité.

Or, les cinq vaillants chauffeurs se sont mis en route. Les dernières nouvelles que nous donnions d'eux, la semaine passée, les montraient à Ourga, intéressant à l'ur aventureuse entreprise le « petit dieu

vivant » de la Mongolie. Les voici maintenant, avec le dernier envoi des photographies qui nous est parvenu, au bord même du Baïkal, le grand lac sibérien.

La course folle, le défi insensé sont devenus une randonnée réellement passionnante, à laquelle s'intéressent désormais les publics les plus divers, l'une des « actualités », enfin, du moment. Et c'est ainsi que nous sommes entraînés à montrer encore ici quelques épisodes d'un voyage qui fut, entre tous, fertile en incidents.

Ce sont d'abord deux passages de rivières dont l'un s'effectue très classiquement, sur un bac, mais dont l'autre fut assez original.

Le tri retourné en arrière, l'Itala du prince Borghèse partie en avant, trois voitures, les deux Dion-Bouton et la Spyker restent, voyageant de conserve. Le 2 juillet, après avoir franchi la Selenga et plusieurs de ses affluents sur des ponts assez inquiétants, elles arrivèrent devant un large cours d'eau, torrentueux au point qu'il avait emporté le pont qui, jadis, l'enjambait. Il n'y avait

qu'une ressource : le passage à gué. Des paysans désignèrent un haut fond aux coureurs impatients, attelèrent à chacune des voitures de longues files de chevaux, dix, douze, ce qu'il fallait pour remorquer les machines submergées jusqu'au-dessus du moyeu, — et l'on passa, dans ce singulier équipage.

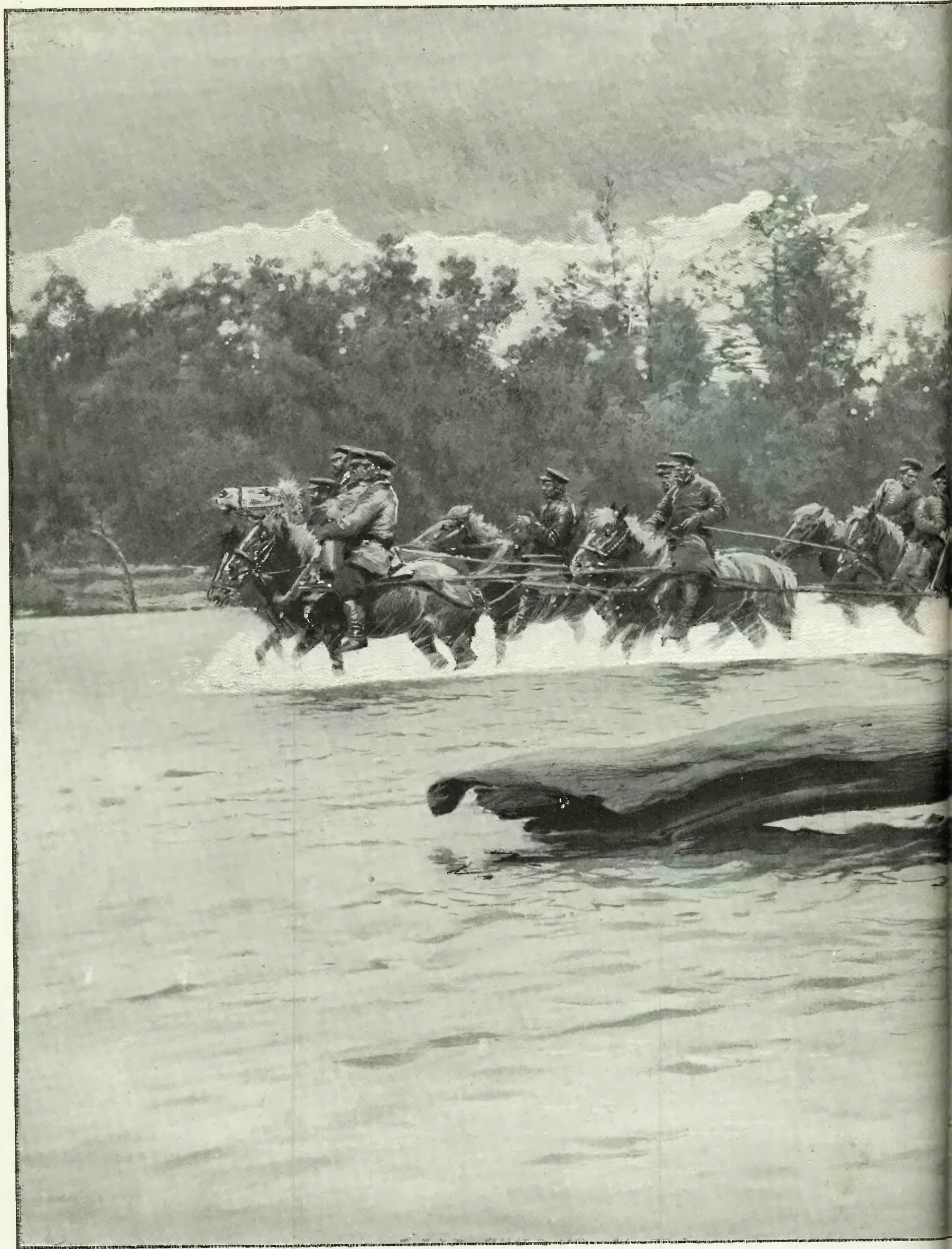
Quelques étapes auparavant, non loin de Kiakta, les voyageurs avaient fait une rencontre aussi jolie qu'inattendue : une noce de paysans qui, très hospitaliers, étaient venus les guetter au passage à l'orée d'un bois de sapins pour les inviter à sabler avec eux quelques verres de kwas à la santé du jeune ménage, aux sons des violons et des violoncelles.

En somme, ce que ce voyage a, dès maintenant, établi victorieusement, après la belle vaillance des chauffeurs, c'est la solidité, la résistance des automobiles. Sans doute, nos gravures les ont montrées souvent remorquées, halées, par des attelages divers. Mais il faut songer que ce sont, avant tout, les incidents de route qui amusent le photographe et peuvent lui fournir le cliché pittoresque. Ces pannes, ces contretemps furent exceptionnels, et, l'accident réparé, la route redevenue sinon belle, du moins possible, on repartait à belle vitesse, et ces machines, qu'on croyait si fragiles, ont fourni jusqu'à présent, sans faiblir, un service formidable, inusité, qu'on n'eût pas osé, auparavant, attendre d'elles.



En Sibérie : les automobilistes, ayant rencontré une noce paysanne, boivent à la santé de la mariée.

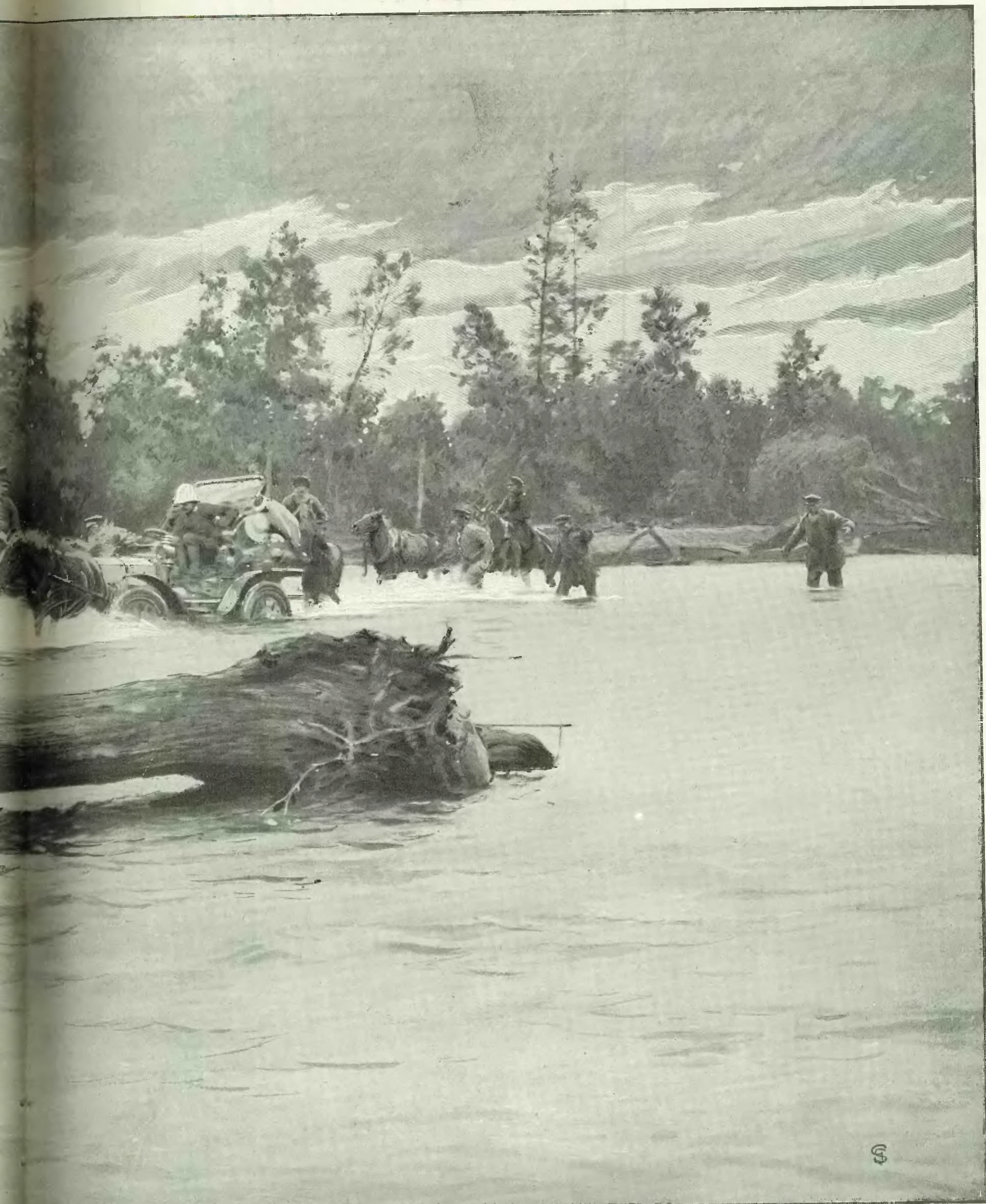




LA SIBÉRIE EN AUTOMOBILE. — Le passage à l'eau.

*Photographie prise par M. Cormier, communiquée par M. Brangier.*





à gué d'une rivière débordée par un des concurrents de Péking-Paris.  
ger. — Voir les deux numéros du 13 et du 20 juillet, et l'article à la page précédente.





Une peuplade blanche dans une forêt des bords du lac Majeur.

### LES NATURISTES DU MONTE-VERITA

Des journaux français et allemands ont signalé la présence, dans les environs de Locarno, sur les bords du lac Majeur, d'une colonie de naturistes, « sorte de secte religieuse dont les membres se promenaient tout nus par la montagne, venaient dans des accoutrements bizarres acheter aux marchés du pays des aliments végétariens, enfin vivaient d'une façon tellement spéciale que la police avait dû s'inquiéter de leurs agissements ».

J'ai voulu me rendre compte de ce qu'il y avait d'exact dans ces racontars et, partant de Locarno un matin, vers 7 heures, je suis arrivé à 9 heures au Monte-Verita. C'est là, au milieu d'un véritable désert, mais dans un site admirable, que se trouvent disséminées les différentes constructions de ces ermites modernes.

Hâtons-nous de détruire la légende accréditée dans le pays autour des naturistes du Monte-Verita. Ceux-ci ne sont aucunement des énergumènes plus ou moins inspirés des théories de Tolstoï ou de Rousseau. Non : ce sont des artistes, des industriels, des écrivains qui viennent écouter, dans cette thébaïde, « la voix du silence », en vivant dans des conditions d'hygiène spéciale que nous allons exposer brièvement.

#### COMMENT ON DEVIENT NATURISTE

Le directeur propriétaire de cette colonie sanatorium est un Hollandais : M. Henri Oedenkove. En dépit de ses longs cheveux bouclés retenus par un ruban et de sa tunique blanche, ce directeur n'a rien de mystique ni de pontifiant.

Fils d'un important industriel des Pays-Bas, il est âgé de trente-quatre ans. Jusqu'à vingt ans, il vécut de la vie habituelle des citadins, mais dans de mauvaises conditions, car il était malade, aux prises avec les médecins et les remèdes. Résultat : un organisme complètement ruiné. Les médecins envoyèrent le malheureux au sanatorium végétarien du docteur Kühn, à Leipzig. Après un séjour de quelques mois, M. Oedenkove était guéri par la seule observation d'une hygiène naturelle et la suppression de toute médecine.

Mais voici où l'aventure cesse d'être banale : il paraît que tout individu qui a été initié aux secrets de l'hygiène naturelle et du végétarisme subit une sorte d'évolution qui modifie sa manière de concevoir la vie. On en arrive, me dit-on, à ne plus pouvoir se décider à reprendre le fardeau imbécile de toutes nos habitudes citadines dont on a reconnu la fausseté et la malfaisance.

De même que nous considérons les naturistes comme des originaux, de même ceux-ci regardent avec la plus profonde commisération cette humanité soi-disant civilisée qui porte des vêtements ridicules, qui absorbe une nourriture empoisonnant l'organisme, qui vit dans des atmosphères viciées, enfin qui s'adonne à tous les excitants dont l'un appelle l'autre et qui vont du simple cigare à la redoutable morphine.

C'est sous l'influence de ce qu'il appelle sa con-

version que M. Oedenkove vint se réfugier dans la solitude du Monte-Verita, dans un pays réunissant les conditions nécessaires pour appliquer les théories de la doctrine naturiste.

Il acheta cette montagne isolée, loin de toute ville, où abondent ces trois éléments nécessaires et suffisants : l'air, l'eau, le soleil. Il se fit construire une maison de bois, sorte de cabane assez primitive, et attendit.

Bientôt, d'autres adeptes du naturisme vinrent le visiter et s'installèrent auprès de lui. Les cabanes de bois se multiplièrent ; il fallut créer une sorte de pavillon central pour la vie en commun ; puis des salles de bain, de douche, des serres pour les bains de lumière, enfin toute une installation, sommaire certes, mais dénotant, de la part de ceux qui la conçurent, la réalisation d'un plan parfaitement raisonné, et bien différent de ce que serait le campement d'une tribu d'illuminés.

Nous trouvons là des échantillons de toutes les nationalités et de toutes les classes sociales : une modiste belge et une doctoresse parisienne, Mme Sosnowska ; un industriel de Hambourg ; un aide de camp de l'empereur de Russie, le capitaine Swetchine ; un négociant américain ; le peintre berlinois Fidus ; un ancien acteur de la cour de Bavière ; des hommes de lettres et un ouvrier typographe.

Les uns vivent là depuis des années, d'autres y viennent faire des séjours, mais tous sont des apôtres de la vérité qui, pour eux, se résume dans cette formule : *Tout par la nature. Rien en dehors de la nature.*

Voyons comment cette loi unique est appliquée au Monte-Verita, et comment vivent les naturistes.

#### LA COLONIE ET LES COLONS

Au hasard de la beauté du point de vue, des pavillons de bois rustiques de dimensions différentes sont construits sur tous les points de la montagne. Chaque famille a son pavillon. Les autres pensionnaires habitent seuls ou groupés selon leurs affinités. Chacun vit là comme il l'entend. Malades et bien portants suivent le même traitement basé sur l'air, la lumière et l'alimentation spéciale dont nous parlerons tout à l'heure.

Les pavillons sont confortables, mais sans aucun luxe. Sol en linoléum, grandes baies à coulisse ouvrant sur l'admirable panorama, lits métalliques, eau courante, meubles d'osier. Pour l'hiver, chauffage à la vapeur, mais l'air entrant toujours librement.

Une partie de la propriété est close avec des palissades de planches et c'est là, au milieu des bois, que les naturistes passent en général la matinée, *tout nus*, occupés soit à prendre le bain de soleil et les bains d'eau courante, soit à cultiver le jardin ou à exercer leurs corps à différents sports.

Les dames qui ont conservé « ce sentiment ridicule qu'on appelle la pudeur » restent vêtues ou bien s'enferment dans un enclos réservé.

A midi et demi, une cloche sonne ; on s'habille — très peu — et l'on se rend au pavillon central.

Les vêtements se composent, pour les hommes, d'une sorte de tunique très courte en étoffe poreuse, d'un caleçon et de sandales. Les femmes s'enroulent dans des draperies vagues et de formes variées dont les dessins ont été empruntés aux tableaux de Puvis de Chavannes ou à ceux de certains peintres japonais.

Bien entendu, pas de corsets, pas de jupons ; bras, jambes et cou découverts. Les cheveux tombent sur les épaules ou sont retenus par un simple ruban.

Encore une fois, le costume, comme le reste, est facultatif, et ceux qui veulent conserver nos modes habituelles ont le droit de le faire ; mais, au bout de quelques semaines de séjour, tout le monde en arrive forcément et logiquement à se vêtir le moins possible. La coquetterie disparaît, la pudeur s'abolit devant « la simplicité pure de la nature bienfaisante ». Comment songerait-on à garder, par exemple, l'infamie corset après avoir considéré la galerie des gravures radiographiques montrant les déformations occasionnées dans l'organisme par cet engin criminel ?

#### L'ALIMENTATION

Au fond de l'immense salle, en bois verni, qui sert de lieu de réunion, la paroi est formée par une série de tiroirs numérotés. Chaque naturiste a son tiroir. Il entre, il consulte le menu dont nous donnons plus loin un spécimen avec les prix fort abordables, et il écrit sur une feuille de papier les mets qu'il désire. Cette feuille est glissée dans une boîte et, quelques minutes après, on va ouvrir son tiroir.

Sur un plateau sont disposés les ustensiles et les différentes petites soucoupes en aluminium contenant la bouillie de froment, le pain complet, les



Un naturiste prenant un bain de soleil.









Miss Ruby Westwood (13 ans) et son jeune frère Wilfrid (11 ans) se promenant avec leur mère.

### LES JEUNES GÉANTS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

La Nouvelle-Zélande inflige à la mère patrie une nouvelle défaite. Espérons qu'elle sera moins cuisante pour l'amour-propre des Anglais que le triomphe des *All-Blacks*, ces rois du football-rugby, qui, l'an dernier, battirent à plate couture les meilleures équipes du Royaume-Uni.

C'est que Wilfrid Westwood et sa mignonne sœur Ruby ont enlevé d'emblée le record des *fat boys* (enfants gras) que croyait détenir solidement certain écolier de la banlieue de Londres. Il lui faut, sans discussion possible, céder ses lauriers aux deux jeunes Néo-Zélandais, qui débarquèrent, l'autre semaine, pour venir saluer leur grand-père paternel et faire connaissance avec Wednesbury, près Birmingham, la petite ville qui fut le berceau de leurs ancêtres.

L'arrivée de ces jeunes et robustes produits des antipodes ne pouvait passer inaperçue et ils sont devenus la proie des reporters et des photographes.

La « fillette » n'a pas encore treize ans, et elle mesure sous la toise 5 pieds 2 pouces  $\frac{1}{2}$ , soit environ 1<sup>m</sup>,58 ; elle pèse près de 110 kilogrammes.

Respectueux des prérogatives du sexe, les interviewers n'ont pas

poussé plus loin leurs opérations de mensuration ; ils ont montré plus de curiosité à l'égard du frère cadet.

Plus jeune de deux ans que sa sœur, Wilfrid l'a devancée au point de vue de la taille et du poids : haut de 1<sup>m</sup>,59, il pèse 128 kilogr. 066. Son tour de poitrine est de 1<sup>m</sup>,32, et celui du mollet, de 0<sup>m</sup>,62.

En présence d'un médecin de Wednesbury, l'aimable famille s'est prêtée de bonne grâce à d'intéressantes expériences. L'une d'elles consista à comparer le poids du « bambin » à celui du père et de la mère, réunis sur le même plateau de la bascule.

Et Wilfrid l'emporta de 5 livres sur les auteurs de ses jours !

Miss Ruby et son frère jouissent d'une santé parfaite. Leur mère aime à conter qu'ils ne firent jamais un jour de maladie. Il suffit, d'ailleurs, de les voir s'amuser avec des enfants de leur âge pour constater que leur anormale pesanteur n'exerce sur leur entraînement aucune influence fâcheuse.

N'allez pas croire que ces futurs géants soient ennemis des exercices physiques ! Sans être d'une agilité phénoménale, ils partagent les jeux de leurs minuscules camarades, courent avec eux dans les champs, et ne sont pas des derniers à enjamber les haies.

Le cas des deux enfants est d'autant plus remarquable que leurs



Une partie de ballon.



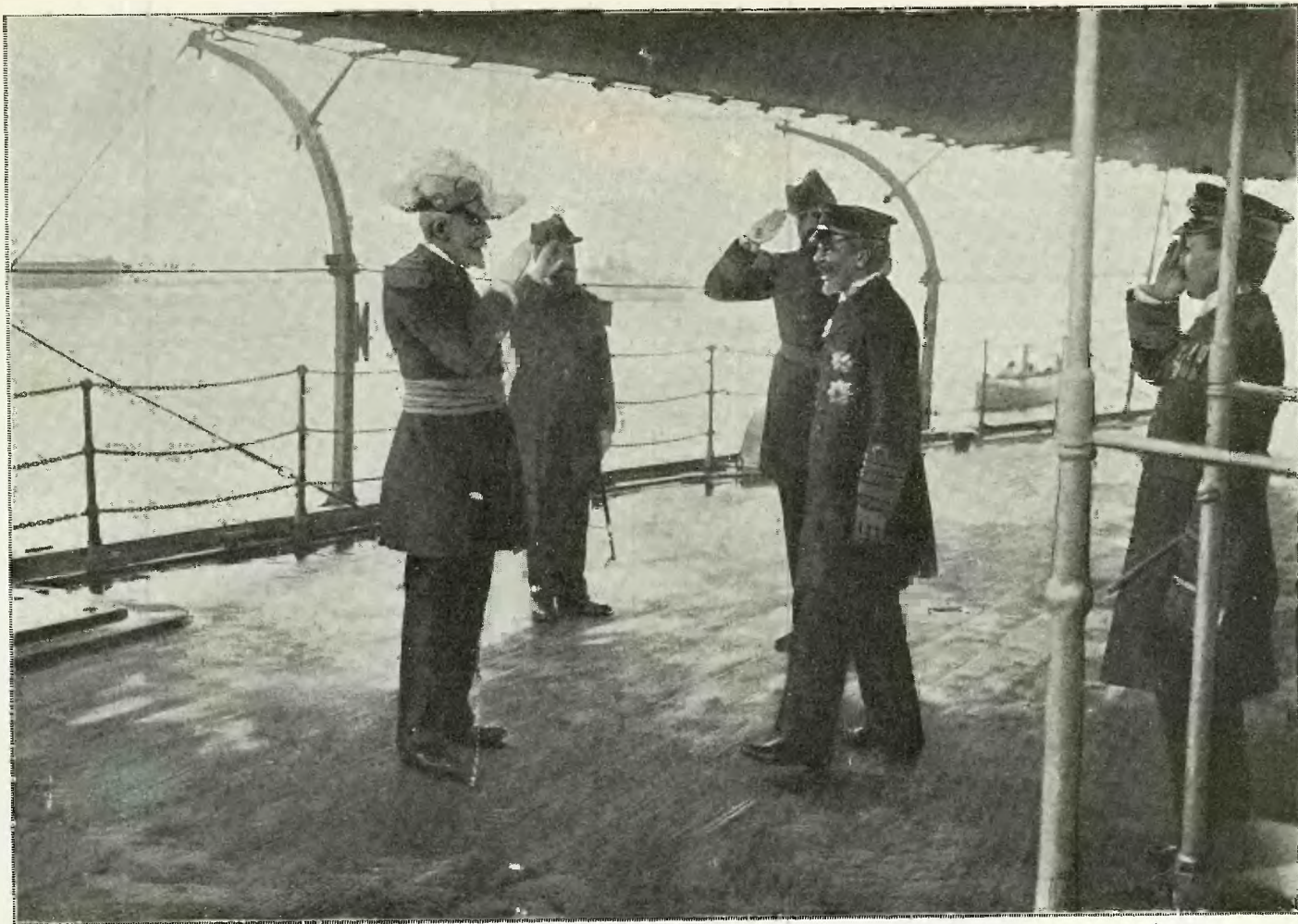
Wilfrid sur la porte d'un marchand de bonbons.



Wilfrid et sa sœur Ruby vont jouer avec des camarades de leur âge.

DEUX ENFANTS PHÉNOMÉNAUX





LES FÊTES DE BREST. — Le vice-amiral Pephau, préfet maritime, rend visite au vice-amiral japonais Ijuin à bord du *Tsu-Kuba*.

Une division navale japonaise, composée des deux croiseurs *Tsu-Kuba* et *Chitose*, sous le commandement de l'amiral Ijuin, est arrivée mercredi matin à Brest, venant de Plymouth : visite de courtoisie et d'amitié, consécration, en quelque sorte, du récent accord franco-japonais. Or, précisément, la division américaine de l'amiral Stockton était encore sur rade. La rencontre était piquante, au moment où quelque tension, qu'on cherche en vain à dissimuler, règne entre les deux pays. Mais, jusqu'au premier coup de canon, n'est-il pas édifié, de par le code de la diplomatie, que les rivaux les plus âpres doivent se regarder comme bons amis ? Tout s'est donc passé le plus correctement du monde. Américains et Japonais ont échangé, à l'arrivée, les saluts réglementaires. L'après-midi, les officiers des deux divisions se sont rencontrés à une garden-party donnée par le préfet maritime de Brest, et les rapports entre eux ont été pleins de courtoisie.

#### LES FÊTES DE BRUGES L'INAUGURATION DU NOUVEAU PORT



Mgr Waffelaert, évêque de Bruges, et le roi Léopold.

Phot. Frankl.



Le roi Léopold écoutant l'allocution du bourgmestre, M. Visart de Bocarmé.

Phot. A. Pierre.

Bruges la morte aspirait depuis longtemps à redevenir Bruges la bien vivante. On vit mal, à notre époque, d'être seulement mélancolique et pittoresque. De grands travaux ont donc été entrepris pour créer, à Bruges, un port maritime, Zeebrugge, communiquant avec la mer par un canal. On l'a inauguré mardi, solennellement, en présence du roi Léopold, que son yacht *Alberta* a amené jusqu'au quai même, tandis que tonnaient les canons de deux torpilleurs hollandais, envoyés pour saluer le souverain des Belges, et que de grands paquebots allemands abaissaient leurs pavillons. Le prince Albert et sa femme, la princesse Elisabeth, accompagnaient le roi qui, après avoir écouté le discours du bourgmestre de Bruges, retraçant l'histoire du projet de Bruges port de mer, a répondu en faisant l'éloge de « la mer ouverte à tous ». Il a assisté ensuite à la cérémonie religieuse de la bénédiction du port et du canal, à laquelle a présidé l'évêque.



## LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

MORT D'HECTOR MALOT.

Un romancier qui eut, et conserva longtemps, la grande faveur des foules, Hector Malot, vient de disparaître. Il s'est éteint, la semaine dernière, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dans sa maison de Fontenay-sous-Bois où, depuis 1896, il avait pris sa retraite d'écrivain. Il laisse une veuve, écrivain distinguée elle-même, et une fille, issue d'une première union, et mariée au chef d'escadron Mesplès, commandant la cavalerie de l'école de Saint-Cyr.



M. Hector Malot. — Phot. Walery.

Hector Malot était né à la Bouille (Seine-Inférieure), en 1830. Son père, qui était notaire, comptait bien lui laisser son étude. Mais le jeune homme trompa — si l'on peut dire — ces espérances. Dès qu'il se fut installé à Paris, Hector Malot, en effet, se consacra entièrement aux lettres. En 1859, une série de trois romans formant trilogie : *Amants*, *Epoux*, *Enfants*, fut très sympathiquement accueillie par le public et lança l'écrivain. De nombreuses œuvres, claires, simples, émouvantes, suivirent : *Une bonne affaire*, *Romain Kalbris*, *Madame Oberlin*, *la Belle Madame Dionis*, *Une belle-mère*, *l'Auberge du monde*, *les Batailles du mariage*, *le Docteur Claude*, *Pompon*, *les Millions honteux*, *Marichette*, *le Lieutenant Bonnet*, *Justice*, etc. Mais son œuvre maîtresse, celle, du moins, qui transforma son habituel succès en un véritable triomphe, ce fut son roman pour la jeunesse : *Sans famille* (1878), couronné par l'Académie française et traduit dans toutes les langues de l'Europe. Deux autres romans parmi ses meilleurs furent publiés par *L'Illustration* : *Mondaine*, en 1886, et *Zyze*, en 1888. Après avoir encore donné *En famille* (1893), *Amours de jeunes*, *Amours de vieux* (1894), *le Roman de mes romans* (1896), Hector Malot considéra sa longue carrière comme close. Depuis onze ans, il avait cessé d'écrire et si, parfois, il faisait encore appel à son imagination si fertile, c'était pour amuser sa petite-fille avec des contes de grand-père. Ainsi fut composé le manuscrit du *Petit Mousse* qui ne devait être publié qu'après la mort de son auteur.

LIVRES NOUVEAUX :

Romans.

MM. Jérôme et Jean Tharaud, les heureux auteurs de *Dingley*, *l'illustre écrivain*, qui leur valut le prix Goncourt de 1906, publient deux nouvelles : *la Ville et les Champs* (« l'Ami de l'ordre », « les Hobereaux »), en un petit volume très luxueusement présenté par l'éditeur Pelletan (3 fr. 50). Une lettre préface des auteurs nous renseigne sur leur façon de concevoir la nouvelle : un récit sobre et clair réduit à ses éléments nécessaires, substantiels, et donnant à la réalité beaucoup plus de part qu'à l'invention. « Les plus beaux épisodes ne sont point toujours ceux qui se prêtent le mieux aux artifices des contes. A leur simple narration, on ne saurait rien ajouter qui ne soit parasite, et leur exposition toute nue est leur expression la plus parfaite. » Cette vérité littéraire, ce n'est point la première fois que nous l'entendons exprimer, mais elle était néanmoins bonne à rappeler en tête d'un livre auquel elle peut servir d'épigraphie. Car les deux récits de *la Ville et les Champs*, conduits avec une adroite et émouvante concision et dans une rare perfection de forme, con-

firmant l'excellence de la règle de principe. « L'Ami de l'ordre » a été tiré d'un épisode de la Commune. Un fait divers « qui parut un matin dans les journaux de septembre 1870 au milieu de nouvelles plus tragiques encore », le meurtre dans des conditions atroces d'un gentilhomme campagnard par une foule paysanne, donne le sujet des « Hobereaux ». Et c'est avec un vif intérêt que, dans ce dernier récit, nous avons retrouvé, évoquée à nouveau, cette âme du « Pays des pierres », que nous avait révélée avec un talent si pittoresque le regretté romancier périgourdin Eugène Le Roy, trop tard connu et trop tôt disparu.

Les cambrioleurs mondains sont, ces temps-ci, très à la mode dans la littérature. Encore un peu, et le snobisme aidant, ils seront fort recherchés dans la société qui crée le ton. Avouons, d'ailleurs, que les imaginations qui ont ressuscité Cartouche et modernisé Robert Macaire sont d'aimables et spirituelles imaginations. Il est fort plaisant de suivre, sur la scène, les aventures élégantes de *Raffles*. On ne s'intéressera pas moins aux exploits que, dans le plus amusant des livres, M. Maurice Leblanc attribue à *Arsène Lupin* (Pierre Lafitte, 3 fr. 50). Il a, ce gentleman cambrioleur, une si jolie désinvolture, tant d'habileté et tant de verve, que chacun de nous souhaiterait de l'avoir pour ami. Il cambriole, c'est vrai, mais plutôt, semble-t-il, pour l'amour de son art que par esprit de lucre.

La façon de voler vaut mieux que ce qu'on vole.

Il en est à ce point où le bandit cède la place au virtuose. Et c'est pourquoi, tout compte fait, ce héros de M. Maurice Leblanc, ce noble, ce charmant, ce chevaleresque Arsène Lupin nous est vraiment très sympathique, et tellement sympathique même que nous serions presque déçus s'il ne réussissait, à chaque coup, dans ses plus folles entreprises.

Il s'agit, dans le nouveau roman de M. Maxime Formont : *le Semeur* (Lemerre, 3 fr. 50), d'une jeune fille qui, n'aspirant qu'à la maternité, est contrainte par les circonstances à la chercher hors du mariage. A vrai dire, l'initiative hardie par laquelle Marie-Cécile de Laurétan ravit la joie maternelle qu'il lui est interdit de posséder régulièrement, ne nous semble pas plus choquante que celle des héroïnes de l'adultère trop facilement absoutes par le public. Néanmoins, nos idées n'ont point encore suffisamment évolué pour que l'acte de Marie-Cécile nous inspire une admiration sans mélange. La thèse du livre sera assurément discutée, comme le sont d'ailleurs toutes les thèses intéressantes, et d'autant plus discutée que M. Maxime Formont plaide la cause de Marie-Cécile avec une habileté parfaite.

M. François de Nion, le délicat auteur des *Derniers Triangons*, des *Dames éphémères* et de tant d'autres œuvres fines, nous dit dans *les Tragiques travestis* (Louis Michaud, 3 fr. 50), les aventures d'Aurore de Moncontour. L'historiette se déroule légèrement dans le siècle de la joliesse et de la grâce, au gré des événements d'une révolte bretonne et à l'aide de mémoires qui sont un nouveau et très habile pastiche d'une langue dont les formes vieilles demeurent savoureuses. Dans un autre ouvrage plus profond et d'une écriture plus moderne, *Notre Chair* (Fasquelle, 3 fr. 50), le même écrivain étudie l'hérédité physiologique dans l'adultère.

*La Repentie*, de M<sup>lle</sup> Marie-Anne de Bovet (Lemerre, 3 fr. 50), c'est un drame bref précédé par un dialogue élégant, souple, félin, qui prépare le dénouement tragique sans le laisser prévoir, un acte à trois personnages et en trois scènes qui figurent, avec honneur, nous semble-t-il, dans le répertoire du Grand-Guignol. *La Repentie* est suivie, dans le même volume, de plusieurs nouvelles (*High-Life*, *l'Homme rouge*, *les Amants de Silésie*, etc.) aussi originalement traitées qu'ingénieusement conçues.

Une autre série de nouvelles nous est offerte par M. Raoul Lefebvre dans son livre : *En panne* (Sevin, 3 fr. 50). Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'en ces dernières semaines on a publié beaucoup de livres de nouvelles. Le genre, quoi qu'on dise, n'a pas cessé de plaire. Il est surtout en faveur à l'époque des villégiatures, sur les plages et dans les villes d'eaux. M. Raoul Lefebvre dialogue fort agréablement. Ses récits (« Recherches dans l'intérêt des familles », l'« Apache », les « Oies de la mère

Philippe », etc.) ont un tour alerte et une manière drôle qui en rendent la lecture aussi aisée que divertissante.

*Les Mémoires d'une danseuse de corde* (Fasquelle, 3 fr. 50), de M. Paul Ginisty, tiennent à la fois du roman par leur forme captivante et de l'histoire du théâtre par leur fond documentaire et leurs anecdotes vraies. La danseuse de corde, dont il est question, c'est cette fameuse *Madame Saqui*, née sous Louis XVI et morte sous Napoléon III après avoir encore une fois, presque octogénaire, exercé son art à l'Hippodrome. — Avec une plume alerte et parfois brillante, Brada nous fait l'histoire d'un mariage d'inclination : *Malgré l'amour* (Plon, 3 fr. 50), et nous donne une série d'attachantes nouvelles : *Amantes* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). — Enfin d'autres nouveautés méritent d'être signalées, par exemple : *Berlin-Bagdad* (Juven, 3 fr. 50), par M. Rodolphe Martin, qui voit le futur, et nous annonce, dans un avenir prochain, comme suite imprévue de la conquête de l'air, une Prusse mondiale tenant l'Europe en laisse ; *Images de l'amour et de la vie* (Plon, 3 fr. 50), par M. Robert Cazin, un ensemble de tableaux fugitifs légèrement esquissés d'aimables scènes familiales et de récits légendaires ; la *Duchesse de Cordoba*, un roman de mœurs espagnoles de la fin du dix-neuvième siècle, (Stock, 3 fr. 50), par M. Guy Valvor ; *le Seuil* (Santot, 3 fr. 50), étude des mœurs anglaises, par M. Pierre de Beaupré.

Biographies, lettres, discours.

A ceux qui se plaisent à pénétrer les intimités des écrivains et des artistes favorisés, et à glaner, dans les jardins secrets de ces existences, les dernières fleurs oubliées, les plus aimables comme les plus indignes, un choix de publications aux mérites divers est offert par les éditeurs. C'est, notamment, publié par M. L. Constant de Rebecque en une édition très soignée (Calmann-Lévy, 5 fr.), *le Cahier rouge de Benjamin Constant*, des confessions de jeunesse jusqu'alors inédites ; ce sont *les Lettres à M<sup>me</sup> Viardot*, d'Ivan Tourgueneff, annotées par M. E. Halpérine-Kaminski (Fasquelle, 3 fr. 50) ; les *Lettres à une amie, 1880-1887*, de J. Barbey d'Aureville (Mercure de France, 3 fr. 50) ; les *Lettres inédites d'Edgar Quinet* (Stock), publiées par M. Alfred Westphal ; les *Ecrits et Lettres choisies* d'Eugène Carrière qui, cependant — nous avoue M. J. Delvolvé dans son avant-propos — considérât sa production d'art comme limitée à son œuvre peinte (Mercure de France, 3 fr. 50) ; c'est, encore, le roman vécu d'un ménage littéraire fameux, une suite de drames du cœur et de la conscience que, dans *la Confession de ma vie* (Mercure de France, 3 fr. 50), M<sup>me</sup> Wanda de Sacher-Masoch révèle avec une troublante audace et un cruel talent, en des pages de douleur et de dégoût ; c'est, enfin, une étude sur *Eugénie de Guérin intime* (Librairie des Saints-Pères, 2 fr.), agréablement écrite par M. le comte de Colleville et qui se recommande plus spécialement aux bibliothèques catholiques.

Il faut donner une place à part à l'ouvrage que publie en plusieurs volumes la maison Hachette : *H. Taine, sa vie et sa correspondance*. Tout le mouvement de la pensée contemporaine se résume dans ces lettres qui font revivre le philosophe au milieu d'un monde d'illustres émules et admirateurs dont quelques-uns furent des disciples. Le tome IV (3 fr. 50), qui vient d'être mis en vente, contient les lettres des dix-sept dernières années de l'existence de Taine, une période où l'on trouve, dans la vie politique de la France, les luttes du Seize-Mai et l'avènement définitif du parti républicain, et, dans la vie littéraire de Taine, l'entrée à l'Académie française, la publication de la *Révolution*, celle des chapitres achevés du *Régime moderne*, et, comme suite, la rupture avec la princesse Mathilde, acceptée non sans tristesse, mais sans repentir.

Si, d'une façon générale, il est exact que les paroles s'envolent et que les écrits restent, il faut excepter de la règle les grands discours et, spécialement, ceux de nos académiciens, qui resteront, à juste titre, attachés à leur œuvre. Dans cet ordre d'idées, trois volumes, réunissant de beaux morceaux d'éloquence, viennent de se suivre en fort peu de temps : *A l'Institut* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M. Paul Deschanel ; *A l'Académie française et autour de l'Académie* (Hachette, 3 fr. 50), par M. le comte d'Haussonville ; *Discours de combat*, dernière série (Ferrin, 3 fr. 50), par le regretté Ferdinand Brunetière.

## DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA PSYCHOLOGIE DU CHAPEAU.

M. H. Gross, un Allemand, émet, dans un livre qu'il vient de publier à Leipzig, quelques considérations sur ce que le psychologue peut apprendre de la manière dont les gens portent leur chapeau. D'après ses observations, l'homme qui porte son chapeau exactement perpendiculaire à l'axe vertical de la tête est un homme droit, mais aussi un pédant et un homme ennuyeux. L'homme doux et aimable porte son chapeau légèrement incliné d'un côté. Mais il ne faut pas que l'inclinaison soit exagérée : elle indique de l'insolence et de la vantardise. Pourtant sir Robert Peel le portait très incliné : mais c'était pour cacher une cicatrice.

L'homme qui porte le chapeau sur l'arrière de la tête est un individu téméraire, sans grands scrupules : il a des dettes. Et plus le chapeau est rejeté en arrière, plus la banqueroute est proche, dit M. Gross. Avis aux gens de finance...

Le chapeau porté très en avant, sur le front, révèle l'homme morose, de caractère difficile. Déjà il a été dit que les chaussures dont les talons sont usés de façon égale indiquent l'homme énergique et consciencieux ; celles dont les talons sont usés en dedans, l'homme faible et indécis ; les talons usés en dehors, l'homme imaginaire et aventureux. Désormais, pour juger ses semblables et se faire une idée de leurs qualités et défauts, on ne regardera pas aux chaussures seules : on considérera également la coiffure.

LE DERNIER SURVIVANT DE LA « BELLE-POULE ».

M. Bouville (Antoine-Joseph), ex-quartier-maître canonier à bord de la *Belle-Poule*, est le dernier survivant de l'équipage qui, après avoir combattu au Maroc,



Un survivant de la Belle-Poule : l'ex-quartier-maître canonier Bouville.

Phot. Gardet.

et au Mexique, ramena à Paris les cendres de Napoléon. Ce brave, âgé de quatre-vingt-huit ans, ayant à son actif deux actions d'éclat, et aujourd'hui domicilié à Berck, a pris rang, il y a quelque temps, pour la médaille militaire. Pour lui faire attendre avec patience l'échéance de son tour, le ministre des Colonies vient de lui conférer l'Etoile noire du Bénin dont les insignes lui ont été remis le 14 juillet par le docteur Quettier, maire de Berck, en présence du conseil municipal, de M. Aquel, syndic des gens de mer, et de deux Berckois d'origine : le peintre Francis Tattegrain et le capitaine Bottet, membre du Comité de perfectionnement du musée de l'armée et l'un de nos plus érudits critiques d'art militaire.

Le choix, pour honorer des exploits remontant à 1840, d'un ordre créé en 1889 par Toffa, roi de Porto-Novo, et reconnu en 1894 par le gouvernement français, fut, sans doute, inspiré par la proximité relative du Bénin, situé à l'est du Dahomey, et de Sainte-Hélène.



## UN COUP DE MINE A CARRARE.

Un coup de mine d'une importance exceptionnelle a été donné, il y a quelques jours, dans la montagne de marbre de Carrare. Le poète d'Annunzio, convié à l'honneur de provoquer lui-même l'explosion, le déclina au dernier moment, trouvant que le geste de presser un simple bouton électrique manquait d'élégance. Mais il assista à la scène, à l'ombre des châtaigniers.

On avait disposé, sur un même circuit, deux fourneaux de mine, profonds d'un mètre cinquante, et chargés avec 25 kilogrammes de fulmicoton. La détonation fut formidable et, quand la fumée fut dissipée, la montagne apparut, éventrée, ayant mis en liberté une masse de marbre d'environ 1.500 mètres cubes.

## LA MALADIE DES VITRAUX ANCIENS.

Quand on examine de près le verre des vitraux anciens, on y constate une altération singulière. Il présente une quantité de petits trous, comparables aux trous de vers d'un vieux meuble en chêne. Les verres anciens présentent encore une irisation particulière, très marquée sur les fioles antiques, et très appréciée des amateurs. L'irisation est due à une action prolongée de l'humidité, et chacun sait que, pour iriser du verre récent, il suffit de l'abandonner à l'action de l'air, ou de la terre, humides. La corrosion enlève au verre les silicates solubles, ne laissant que la silice insoluble sous forme d'une mince pellicule.

Mais le verre du moyen âge ne présente pas l'irisation. Plus riche en chaux que le verre de l'antiquité, fabriqué, non selon le formule des Romains, mais à la suite de recherches indépendantes qui font que le verre du moyen âge est une redécouverte, ce dernier, au lieu de s'iriser par l'humidité, acquiert une sorte de croûte ou patine opaque, due à un silicate de chaux qui donne l'impression d'une sorte de ciment.

Les petits trous, eux, ne tiennent pas à la corrosion. Ils seraient, d'après un chercheur anglais, dus à un changement dans la constitution du verre. Si l'on tient le verre au rouge quelques heures, il devient cristallisé, comme chacun le sait. Il le devient aussi par l'exposition prolongée à l'atmosphère. Mais, dans ce dernier cas, ses molécules ne peuvent pas se mouvoir comme c'est le cas chez le verre au rouge. La formation de cristaux n'est plus possible. Alors il arrive que les molécules de la même sorte tendent à se séparer du mélange homogène, et à se réunir autour de points qui forment des centres de décomposition. La décomposition s'étend autour de ces centres, comme s'étend une tache d'huile. Ce mouvement moléculaire engendre une tension qui aboutit à la formation d'une fente autour de la zone de décomposition. Alors toute la masse décomposée s'échappe, et il reste le petit trou à la surface du verre. Le verre péricule donc d'une maladie interne, la décomposition, et d'une maladie externe, la corrosion. Selon les conditions, c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui a le plus d'activité. Selon la composition chimique aussi, car tel type de verre est constitutionnellement prédisposé à périr d'une façon, et tels autres d'une autre. Pour obtenir un verre très résistant et bien équilibré, il faut beaucoup de silice, avec les proportions voulues d'alcalis et de terres : il faut revenir à la tradition romaine, supérieure à la tradition du moyen âge.

## L'ALCOOL DÉNATURÉ COMME BOISSON.

La dénaturation de l'alcool par des produits lui donnant un goût et une odeur insupportables ne paraît pas capable de décourager le palais de certaines catégories de ses consommateurs.

Voici en effet ce qui se passe en ce moment en Russie, où était récemment édictée une réglementation tendant à faciliter l'emploi de l'alcool dénaturé pour l'éclairage et le chauffage.

Cette ordonnance ayant été mal comprise par les paysans, ceux-ci imaginèrent que le gouvernement, en présence de la misère générale de la population, lui offrait une boisson meilleur marché que le *vodka* ; et bien vite le nouveau breuvage se répandit. On l'assaisonnait d'essences aromatiques et de sucre ; et l'on vantait la nature de l'ivresse qu'il procurait.

Bref, l'usage alimentaire de l'alcool dénaturé se répandit si bien, que l'on ne tarda pas à signaler des cas d'intoxication mortelle ; et l'on ne sait trop comment on arrivera à corriger ses adeptes de leur nouvelle passion.



L'éventrement d'une montagne de marbre, à Carrare. — Phot. Valenti.

## LES MAISONS TUBERCULEUSES A PARIS.

Dans son rapport au préfet de la Seine sur les recherches effectuées en 1906 au Bureau du casier sanitaire, dont il est le chef, M. Paul Juillerat note qu'en 1906 on a enregistré à Paris 9.573 décès par tuberculose pulmonaire, contre 9.578 en 1905.

Mais le point important que M. Juillerat a pu mettre en lumière, c'est que les 5.263 maisons tuberculeuses, révélées l'an dernier, ont fourni, à elles seules, 29 % de ces décès ; et qu'en 1906 comme en 1905, 36 % environ de ces mêmes décès se sont produits dans des maisons déjà frappées.

Il existe donc à Paris des maisons, foyers actifs et permanents de tuberculose, dans lesquelles on est atteint et l'on meurt près de trois fois plus que dans les autres ; et l'on sait que ces maisons sont situées dans les quartiers où les logis sont obscurs et mal aérés.

Toutes les autres causes, la misère, l'alcoolisme, le vice sous toutes ses formes, sont des causes secondaires, si l'on en compare l'effet à la privation d'air et surtout de lumière solaire.

La tuberculose apparaît ainsi vraiment comme une maladie de l'obscurité.

## VÊTEMENTS ET TAPIS EN PAPIER.

Depuis assez longtemps déjà, le papier joue un rôle dans le vêtement : on a des cols en papier, des serviettes en papier, et même des bottes en papier. Voici maintenant qu'une maison allemande s'occupe à faire entrer le papier dans la confection d'étoffes pour vêtements. Ces étoffes sont faites d'un mélange de coton et de papier, ou bien de laine et de papier. On donne le nom de xyloline à ces hybrides, qui sont lavables et se vendent à bas prix. Les probabilités sont d'ailleurs que, si les prix sont bas, la valeur de la marchandise est basse aussi. On ne nous renseigne pas sur sa durée, ce qui est d'un mauvais augure. En Allemagne encore, une autre fabrique élabore des tapis en papier. Comme toutefois ils se vendent plus cher que les tapis ordinaires, ce n'est pas dans leur prix que le consommateur doit chercher le profit. Mais ces tapis sont lavables et un médecin anglais déclare que si l'on en faisait usage, beaucoup de maladies contagieuses seraient

plus rares. Elles le seraient plus encore s'il n'y avait pas du tout de tapis.

## PIERRES PRÉCIEUSES FABRIQUÉES A LA TONNE.

La plupart des pierres précieuses, rubis, saphir, émeraude, etc., sont constituées chimiquement par de l'alumine cristallisée à laquelle on a donné le nom de corindon. Le corindon commun, en général, d'un blanc plus ou moins sale, est relativement assez répandu dans la nature ; en raison de sa grande dureté presque égale à celle du diamant, il est employé pour les machines servant à percer les trous de mines dans les roches et, en général, pour toutes les machines abrasives. La pierre précieuse n'est qu'un corindon épuré et coloré par un caprice peu fréquent de la nature.

On sait que le four électrique a permis de résoudre le problème, longtemps cherché, de la fusion et de la cristallisation de

l'alumine ; on est arrivé ainsi à obtenir du rubis de synthèse et du rubis reconstitué ayant toutes les qualités du rubis naturel. Mais on opère, pour cela, sur de très petites masses.

La Norton Company, de Worcester (Massachusetts), a réussi à fondre électriquement de la bauxite (minerai d'aluminium) dans onze fours qui produisent chacun 3 tonnes de corindon par vingt-quatre heures. La dureté du diamant étant représentée par 10, celle du corindon naturel vaut 9 et celle de ce corindon artificiel 9.5. En dehors du grand intérêt que cette nouvelle application du four électrique présente pour certaines industries, elle permet d'entrevoir, comme une chose fort possible, la fabrication de véritables blocs de pierres actuellement précieuses. Il suffit que les chimistes trouvent le moyen de « raffiner » et de colorer le corindon en fusion. C'est un de ces problèmes qui peuvent rester longtemps en souffrance, comme aussi recevoir une solution du jour au lendemain.

## LE RENCHÉRISSEMENT DE LA VIE AU JAPON.

Les résultats de l'europanisation du Japon et de l'accroissement de sa puissance militaire commencent à se faire sentir, et les Japonais ne seront pas longtemps sans connaître les difficiles problèmes de nos budgets.

En attendant, ils commencent à se plaindre du renchérissement de la vie, qui coûte maintenant deux fois ce qu'elle coûtait il y a dix ans, et trois fois ce qu'elle coûtait il y a vingt ans.

Notamment, une famille de la classe moyenne dont le chef gagne par son service des appointements de 30 à 40 yens (114 à 152 francs) par mois, a maintenant les plus grandes difficultés à joindre, comme on dit, les deux bouts, tant ont augmenté les objets de première nécessité.

En effet, le prix du pétrole a doublé, celui du riz a triplé, et celui du sel a quadruplé, comme celui du sucre.

Le prix des loyers a triplé, ainsi que celui des bains, dont les Japonais font si largement usage.

Les gages des servantes ont eux-mêmes doublé.

## BIJOUX BYZANTINS A BON MARCHÉ

M<sup>lle</sup> Lucie Boutigny, fille du peintre militaire bien connu, a imaginé de convertir en bijoux les capsules d'étain qui coiffent les bouteilles d'eaux minérales. La tête de la capsule étant détachée de la douille, M<sup>lle</sup> Boutigny y perce des trous où elle enchâsse des pierres qu'elle scelle avec de la simple cire à cacheter ; des effets d'ajourage et de repoussé complètent, au besoin, le décor. La douille de la capsule est ensuite rapportée pour former le dessous de l'épingle ou du bouton. Le procédé s'applique aussi à la confection des bagues ; mais ce sont les boutons qui paraissent le mieux se prêter aux fantaisies de la parure féminine. Suivant le choix des couleurs, ils font aussi bien sur les étoffes claires que sur les fourrures sombres, et, pour peu que l'artiste ne s'ingénie point trop à masquer la naïveté de leurs détails, ils donnent assez facilement l'illusion d'authentiques bijoux byzantins.



Bijoux byzantins en capsules de bouteilles.



## AU CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA GUERRE

(Voir notre gravure de première page.)

Il vient de se produire, dans le monde militaire, un incident qui fait le sujet de nombreux commentaires, où l'on en apprécie diversement l'importance, et qui a pour conséquences immédiates des modifications notables apportées à la composition du Conseil supérieur de la guerre.

Le général Hagron, appelé à remplir le rôle éventuel de « généralissime », a demandé sa mise en disponibilité et a été remplacé par le général de Lacroix, élevé en même temps à la vice-présidence du Conseil supérieur, restée vacante depuis le passage du général Brugère au cadre de réserve. C'est à la place de celui-ci que, l'an dernier, le général Hagron avait été désigné pour exercer, en cas de mobilisation, le commandement en chef du groupe des armées de l'Est. Ses états de service, autant que ses capacités éprouvées, justifiaient ce choix. Sorti premier de Saint-Cyr, capitaine d'état-major en 1870, général de brigade en 1894, il commandait en Algérie la subdivision de Constantine, lorsqu'en 1897 il fut appelé à l'Elysée, comme chef de la maison militaire du président de la République; promu divisionnaire l'année suivante, il était nommé au commandement de la 4<sup>e</sup> division, à Belfort, puis placé à la tête du 6<sup>e</sup> corps d'armée, à Châlons-sur-Marne. Né en 1845, le général Hagron renonce volontairement à l'activité trois ans avant d'être atteint par la limite d'âge. Sa détermination, mûrement réfléchie chez un homme de son caractère, est d'autant plus remarquable qu'on a lieu de l'attribuer à des idées arrêtées sur les inconvénients du service de deux ans, dont la première application s'effectue dans des conditions qui, pense-t-il, ne lui permettent pas d'assumer les responsabilités du haut commandement.

Son successeur comme généralissime, le général de Lacroix, né à la Guadeloupe en 1844, est sorti de Saint-Cyr en 1866. Lieutenant de chasseurs à pied en 1870, il fut fait prisonnier à Sedan; en 1873, il était capitaine breveté d'état-major; en 1883, il fit partie du corps expéditionnaire du Tonkin, où il gagna les épaulettes de chef de bataillon. Colonel du 51<sup>e</sup> de ligne à Beauvais en 1894, il parvint au généralat en 1898 et obtint la troisième étoile à la fin de 1901. Doué de qualités à la fois so-



Le nouveau sous-secrétaire d'Etat de l'Intérieur : M. Maujan, député de la Seine.

Dessin, d'après nature, de Noël Dorville.

lides et brillantes, il a occupé les fonctions de sous-chef d'état-major général de l'armée, de directeur de l'Ecole supérieure de guerre et le poste important de gouverneur militaire de Lyon. Lors du mariage du prince impérial d'Allemagne, ce fut, on s'en souvient, le général de Lacroix qui fut envoyé à Berlin comme chef de la mission chargée de représenter le gouvernement français.

La retraite du général Hagron et l'admission au cadre de réserve du général Pendezecc laissaient dans le Conseil supérieur deux sièges vacants, auxquels ont été nommés le général Lebon, commandant

du 1<sup>er</sup> corps d'armée, et le général Trémeau, commandant du 6<sup>e</sup> corps.

D'autre part, on vient seulement d'apprendre que, depuis le 13 juin, le général Metzinger, membre aussi du Conseil supérieur, avait, sur sa demande, été mis en disponibilité. Le général Metzinger, ancien commandant du 15<sup>e</sup> corps et inspecteur d'armée, devait d'ailleurs être atteint par la limite d'âge au mois de novembre prochain.

## M. MAUJAN

M. Maujan, qui vient d'être nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur, en remplacement de M. Albert Sarraut, démissionnaire, est âgé de cinquante-quatre ans.

Ancien officier sorti de l'Ecole de Saint-Cyr, attaché, comme capitaine d'infanterie, au cabinet du général Thibaudin, ministre de la Guerre, il quitta l'armée en 1883 pour entrer dans la vie politique. Elu en 1889 député du 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris, il représente aujourd'hui à la Chambre l'arrondissement de Sceaux et appartient au parti radical-socialiste. Outre sa collaboration active à divers journaux, notamment au *Radical*, dont il était, hier encore, le rédacteur en chef, il a écrit deux drames, *Léa* et *Jacques Bonhomme*, représentés, l'un au théâtre des Menus-Plaisirs, l'autre au théâtre des Nations.

## LE MONUMENT FUNÉRAIRE DE LÉON XIII A SAINT-JEAN DE LATRAN

Le 22 juillet a eu lieu, dans la basilique de Saint-Jean de Latran, la remise solennelle du monument funéraire destiné à contenir les restes du pape Léon XIII. En 1905, une commission cardinalice instituée par Pie X en avait confié l'exécution au commandeur Giulio Tadolini, de Rome; c'est l'éminent sculpteur qui a remis lui-même son œuvre achevée à cette commission, en présence des cardinaux Merry del Val, Serafino Vanutelli, Rampolla et Mathieu; plusieurs autres membres du Sacré-Collège et environ deux cents prélats assistaient à la cérémonie.

Le monument, placé dans une niche de l'abside, et faisant pendant à celui d'Innocent III, est entièrement en marbre, avec ornements en bronze doré; il se compose d'un grand sarcophage vert antique, flanqué de figures symboliques: à droite, l'Eglise éplorée; à gauche, un Ouvrier pèlerin, et surmonté de la statue de Léon XIII, debout sur la *sedes gestatoria*, la main droite levée pour le geste auguste de la bénédiction.

Une architrave de granit, d'un style sobre et décoratif à la fois, supporte le tout, contribuant à la belle harmonie de l'œuvre.

## LES ÉVÉNEMENTS DE CORÉE

Yi-Hyeung, empereur de Corée, vient d'abdiquer, ou, plus exactement, vient d'être déposé par les Japonais qui sont, en fait, depuis quatre ans, les maîtres de son empire.

Son crime n'est autre que d'avoir mécontenté ces maîtres impérieux en envoyant, ou en laissant aller à la Haye des ambassadeurs chargés d'intéresser la conférence au sort de la Corée. Le fils de Yi-Hyeung, le prince héritier Yi-Syek, lui succède. Né le 25 mars 1874, de caractère plus faible encore que son prédécesseur, ce ne sera guère qu'un fantôme d'empereur, et plus que jamais s'affermira la domination des Japonais. L'événement, au surplus, n'est intéressant que pour la Corée elle-même, et les choses sont réglées, dès longtemps, de telle façon qu'il ne peut résulter



L'empereur de Corée Yi-Hyeung qui vient d'abdiquer.

de ce coup d'Etat aucune complication internationale. Nos compatriotes sont peu nombreux, dans « l'empire du Matin Calme », surtout depuis que les Japonais y sont les maîtres, et nous n'avions, en ces dernières années, que peu de renseignements sur ce qui se passait là-bas, et aussi peu de documents. Nous devons donc, au moins quant à présent, nous borner à publier les deux portraits de Yi-Hyeung



Le nouvel empereur Yi-Siek.

et de son successeur. L'ancien monarque n'a que cinquante-cinq ans. Il était le premier souverain coréen qui eût porté le titre d'empereur, qu'il s'était donné en 1897.

Les dépêches annoncent qu'un mouvement antijaponais a été fomenté à Séoul par l'ex-empereur, mais qu'il a été bien vite réprimé.



Inauguration du monument de Léon XIII, à Saint-Jean de Latran. — Phot. G. Felici.